

La renallhie et lo rat

Autor(en): **Sami**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 37

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224773>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



LA RENALLHIE ET LO RAT

On rat, qu'avâi bin dèdjônâ,
Sein allâvè sè promènâ
Lo long dè l'étang dâi Râpaille,
Quand l'apêchâi onna renallhie
Que te lâi fâ ein soresèint :
— Accutâ, mè n'amî, i'è trovâ, stu matin
Dèzo on tronc que lè catsivè,
On bocon dè lard, que godzivè,
Et 'na couennâ dè boutefâ :
Quin bon repè cein no jarâ !
Té faut veni dein ma catsetta :
On lâi porrâ bâire quartetta
(Lo liquido nè manquè pas !)
Et sè bagnî, sè promènâ,
Aprî no z'itrè régâlâ !
Té porrî portâ à ta fenna
On petit boquet dè couenna,
Et racontâ à tè z'einfant
T'ot cein que t'arâ vu per ice dein l'étang...
La terrâ, ci tsautein, mè seimblîi rido chêtse :
On est tant bin dein l'igbie frêse !
Té faut veni !... — Su bin d'accôo,
Que repond noûtron coo,
Ne vu pas ferè dâi manâire
Et l'igbie ne mè fâ pas pouâire,
Mâ po passâ delè l'étang,
Faut mè bâilli on coup dè man !
— A ton servîço !... — Et la renallhie,
L'attatse avouè on brin dè paille
La piôta ào pi dâo brelurin,
Que ne sè maufiâvè dè rein...
Mâ la renallhie,
Onna canaille !
Tire lo rat pè lo fond
Po lo neyî à tsavon !
Vâo renasquâ... l'autro sè fot dè sè siclliâie,
Et de tote sè dzevattâie !
Et lo rat sè crayâi fotu...
Mâ 'na cribletta que l'a vu,
Rrran ! te l'eimpoûgn' avouè la paille
Et la renallhie,
Por lè dévouâi tî lè doû
Dein lo bou !

Lo plliè rusâ compère
Pâo sè fotre dedein,
Et trâov' on plliè malin
Que lâi fâ s'n'affère !

(D'après La Fontaine).

Sami.

FORAINS

SOUVENT, plus tard, je les ai revus.
Mais, ce n'était plus avec mes yeux
de gosse...

Le jour avant, on fauchait l'herbe d'un champ, tout près de la place du village et nous savions qu'ils allaient venir. La classe terminée, comme nous faisons sonner nos socques sur la grand-route ! Le pouces passés dans les courroies de nos sacs d'école, pour les plaquer au dos, nous courions d'une seule traite, les voir s'installer.

Les hommes en espadrilles, casquette sur l'oreille, large ceinture rouge, pantalon de velour, dressaient à grand coup de marteau la carcasse multicolore des « balançoires ». Nous admirions leur sûreté, leur adresse à démêler les pièces de bois et à les emboîter. Ils travaillaient vite. A deux mètres, leur roulotte lâchait une fumée bleue par sa minuscule cheminée de tôle : la femme cuisait la soupe. Des gosses ébouriffés, les mains sales, le pantalon trop long retenu d'un bout de ficelle, couraient pieds nus, allaient chercher d'énormes bidons d'eau qu'ils ramenaient à petits pas en se déhanchant. Là-bas, le cheval au cou pelé, dévorait l'herbe à pleine bouche, sans relever la tête, inquiet de ne pouvoir manger à sa faim.

Le montage terminé, les hommes hissaient la lourde bâche avec ses rayures jaunes et rouges. Enfin, avec prudence, en gestes lents et assurés, ils plaçaient les panneaux peints à l'huile, figurant des scènes maritimes : un navire de guerre fendait la vague verte et écumeuse, crachant la fumée de tous ses canons, une caravelle à l'ample voilure immaculée et gonflée par le vent, survait un orage terrible aux éclairs fulgurants sur un ciel noir... Comme nous les regardions, ces tableaux, ils étaient vivants. Des partis se formaient, les uns étaient pour le cuirassé, les autres pour le voilier, le clan des garçons et celui des filles.

En demi-cercle, les mains dans les poches, nous suivions sans en rien perdre, la mise en place de la « musique » avec sa grosse caisse, son tambour aux baguettes automatiques et sa belle dame dorée et argentée, une trompette dans chaque main.

Vite, nous allions souper pour retourner voir. Les hommes en costume de matelot, lançaient à grands coups de reins leur « bateau » qui giclait vers le ciel. L'un d'eux surtout, excitait notre muette admiration. Il laissait le client lancer son bateau et, brusquement, d'un saut, s'y agrippait à la force des poignets. Alors, arc-bouté, rejetant son corps en arrière, dans le vide, il imprimait à la balançoire une oscillation plus longue et plus rapide ; bientôt, sa proue verticale piquait la toile du plafond. Le client s'était assis, pâle, cramponné aux barres de laiton, souriant quand même, à cause des gens qui le regardent. Alors, comme un singe, le matelot bondissait sur le sol, la main au battant de la cloche de bronze, scandant ses paroles : « Rollè, rollè ! En p'tit bateau ! »

Le lendemain, l'herbe jaune et tachée d'huile marquait la place des balançoires. Je me baissais pour ramasser un grand clou rouillé... les forains étaient partis. *Anelin.*

Ces dames jabottent. — Dans la loge de la mère Michu.

— Est-elle assez maigre la grande bringue du premier.

— Oui, mais elle a de beaux yeux.

— Parbleu ! C'est pas étonnant, la femme d'un oculiste !

Au restaurant. — Le client. — Voyons, garçon, regardez le bifteck que vous m'avez servi, il est à peine grand comme une pièce de cinquante centimes.

Le garçon. — Mais, monsieur, il ne coûte pas plus de cinquante centimes.

LES SAUTERELLES HUMAINES



A chaleur des canicules, quand elle se fait sentir, a sur les humains des effets fort divers. Par exemple, je connais dans un de nos villages du Jura un bonhomme dont le cerveau sous l'influence d'un soleil torride, se met régulièrement à bouillonner et enfanter les choses les plus hétérogènes, tout comme s'il s'agissait d'un habitant de Marseille. Agriculteur et cordonnier de son état, il n'a jamais songé à se faire journaliste, quoique le contenu de ce crâne si facilement en fièvre, l'eût sans aucun doute prédestiné à ce genre de travail où souvent l'imagination échafaude des combinaisons sans trop se soucier de la nature des faits.

En plein après-midi d'un de nos derniers beaux dimanches, je fis irruption chez ce brave homme et, le trouvant, malgré la chaleur tropicale, pacifiquement assis devant sa maison, au milieu de sa famille, je crus devoir entamer le sujet qui lui est le plus cher, après que l'on eut eu, de part et d'autre, épuisé les effusions que provoque un agréable revoir, et je lui dis à peu près ceci :

— Eh bien ! mon cher Maurice Jaccard, n'avez-vous pas couvé cette année de nouvelle invention ?

— Si fait, si fait, me répondit-il empressé, ma dernière découverte n'est pas encore complètement au point, mais les prémisses font bien augurer du succès final de l'entreprise.

— Est-il permis de savoir de quel bienfait vous vous apprêtez à doter l'humanité ? lui demandai-je.

L'ami Maurice prit sa barbiche en la main gauche et la retroussa jusque sous les narines, comme s'il eût voulu en humer les poils grisonnants. Cela signifiait sans doute que ma question était un peu indiscreète et qu'il fallait, avant de dévoiler des secrets, prendre quelques précautions oratoires. Puis, la barbiche ayant retrouvé sa position normale, il m'expliqua posément ce qui suit :

— Le développement merveilleux des moyens de locomotion a mis l'homme en appétit. Chacun voudrait pouvoir s'attacher des ailes et s'élever dans l'éther à la suite du professeur Piccard, l'illustre citoyen de Lutry. Une telle vulgarisation des vols dans la direction de la stratosphère n'est pas encore possible, mais, qui sait, un jour peut-être pourrons-nous voler sans le secours coûteux d'un lourd moteur ou d'un immense ballon d'hydrogène. En attendant, je me suis dit que le mieux était de s'en tenir à une évolution naturelle, exempte d'abîmes jamais comblés. Avant donc de savoir voler de nos propres forces, apprenons tout simplement à sauter à la manière des sauterelles. Au bout de deux ou trois siècles d'un tel exercice, des ailes finiront bien, en vertu des règles du darwinisme, par nous croître sous les aisselles. Afin de faciliter la transition, j'ai inventé une semelle en demi-lune qui s'adapte aux souliers par sa face horizontale et qui aidera à donner à notre démarche l'élan voulu. Vous connaissez évidemment l'élasticité des balles avec lesquelles les enfants jouent ? Eh bien ! je suis parti du même principe pour construire mon appareil. La semelle en question est un pneu très élastique,